

Gender in World Religions (volume 1)

Monique Dumais

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057689ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057689ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumais, M. (1992). Compte rendu de [*Gender in World Religions (volume 1)*]. *Recherches féministes*, 5(1), 201–204. <https://doi.org/10.7202/057689ar>

personne; charge physique et affective des enfants, des vieillards, des malades et de l'ensemble des hommes, et invisibilité institutionnelle des femmes. La permanence et la reproduction de cette situation proviendraient, selon l'auteure, de ce que les femmes n'ont accès qu'à des espaces réels ou psychologiques bien définis et restreints et que le droit canon et la morale traditionnelle de l'Église légitiment leur appropriation et leur subordination. Ces moyens seraient rendus doublement efficaces par le fait que les femmes les ont intériorisés et qu'elles accomplissent leur travail non « pour les prêtres » mais « pour le Christ » (p.218). Dans ces conditions, affirme Marie — Andrée Roy, il est difficile d'espérer que de grands changements puissent se faire dans l'Église à partir du niveau paroissial.

Anita Caron et Agathe Lafortune signent la conclusion de cette étude qui aura permis de constater la constance, mais aussi la diversification de la contribution des femmes dans l'Église au cours des dernières décennies, et de démontrer que les rapports entre le clergé et les femmes tendent à se faire sur un mode plus égalitaire. Mais au — delà de ces quelques transformations somme toute assez superficielles, la participation des femmes au pouvoir n'a pas dépassé le stade des revendications. Il semble qu'il faudra provoquer chez l'ensemble des femmes une prise de conscience tant de leur pouvoir que de leur oppression et les amener à poser ensemble les bases d'une action collective.

Femmes et pouvoir dans l'Église est finalement un excellent ouvrage qui frappe par sa clarté et sa cohérence. Il tire sa force non seulement de la solidité et de l'originalité de ses analyses, mais aussi de la diversité des approches qu'il propose : histoire, sciences religieuses, sociologie et théologie. Il permet de débattre de plusieurs grandes questions soulevées par le problème de l'invisibilité institutionnalisée des femmes dans l'Église malgré leur présence massive au sein de la communauté ecclésiale : la peur de l'indifférenciation des sexes; l'opposition entre nature et culture; la complémentarité asymétrique des rôles féminin et masculin; la nature particulière de la structure ecclésiale qui n'est ni une démocratie, ni une entreprise. De plus, l'éclairage clairement féministe que ce livre projette sur les rapports de statut et de sexe dans l'Église, permet de faire progresser l'analyse sociologique du pouvoir à l'intérieur de cette institution.

*Denise Veillette**
Département de sociologie
Université Laval

* Avec la collaboration d'Élizabeth Wright, auxiliaire de recherche, Département de sociologie, Université Laval.

Gender in World Religions (volume 1). Montréal, McGill University, The Faculty of Religious Studies and the Centre for Continuing Education, 1990, 103 p.

L'apparition d'une nouvelle revue n'est pas sans soulever intérêt et enthousiasme. La publication de *Gender in World Religions* est due à l'initiative de la Faculty of Religious Studies et du Centre for Continuing Education de McGill University. Le comité de rédaction est formé de deux éditrices, Katherine

K. Young, Pamela D. Stewart, et de deux éditeurs, Arvind Sharma et Paul A. Nathanson.

Quels sont les objectifs poursuivis par cette revue ? L'éditorial nous rappelle l'événement du 6 décembre 1989 à l'École Polytechnique de Montréal ; il mentionne en une seule ligne qu'« une revue consacrée à l'étude du genre dans les religions du monde » (p. i) se doit de donner un genre de réponse académique à un événement qui est loin d'être académique, sauf qu'il s'est passé dans un lieu universitaire. L'éditorial de deux pages et demie se termine en signalant que la revue continuera de publier à la fois des articles scientifiques et des réactions personnelles significatives. Les indications sur les orientations de cette publication sont donc de prime abord très limitées et ne nous permettent pas de saisir où elle se situe dans le champ des recherches féministes dans le domaine religieux, incidemment par rapport au *Journal of Feminist Studies in Religion* qui est édité par Scholars Press en Californie, depuis 1985. L'étude du contenu permettra de mieux saisir la trajectoire que la revue entend poursuivre.

Cinq articles constituent le sommaire de ce premier numéro. Dans un premier article très bref, Pamela Thompson poursuit ses réflexions sur l'événement du 6 décembre où de jeunes femmes ont été tuées parce qu'elles étaient des femmes. Elle transmet les émotions et les sentiments qui l'ont successivement envahie.

Le deuxième article, signé par Kathryn A. Rabuzzi, aborde le sujet des grossesses fictives. La catégorie du *genre* rencontre alors des difficultés puisque les représentations conventionnelles du corps humain sont remises en question. Le corps humain, lieu par excellence pour la fabrication de symboles, se situe entre les données de la nature et « le potentiel fluide de l'imagination ». Le rêve de donner naissance trouve chez les hommes une expression dans le syndrome de la couvade : ils ressentent des douleurs durant la grossesse et l'accouchement de leur conjointe.

La couvade, objet d'études cliniques, est connue par les anthropologues comme une pratique dans certaines cultures. Dans les deux cas exposés, Kathryn A. Rabuzzi pose des questions pertinentes sur le rapport des hommes aux femmes concernant l'acte de naissance. Les femmes elles-mêmes peuvent connaître des grossesses fictives en expérimentant les mêmes symptômes que ceux d'une femme enceinte sans l'être réellement, un phénomène appelé pseudocygèse ; celui-ci reflète une visualisation du corps des femmes selon les attentes sociales. Les deux situations somatiques décrites remettent en question les attitudes patriarcales en même temps qu'elles les renforcent. Elles constituent aussi un questionnement dans le monde contemporain au sujet des nouvelles technologies de reproduction, en même temps qu'elles interrogent la signification sociale de la grossesse.

Susan J. Palmer explore les rôles des femmes dans trois nouveaux mouvements religieux : l'Église de l'Unification, la Société internationale pour la conscience de Krishna et la Fondation internationale de Rajneesh ; elle analyse les modèles de sexualité développés dans ces nouvelles religions comme d'ultimes réponses aux changements de la famille. Elle a procédé par entrevues – au nombre de 40 – entre 1984 et 1986 dans trois communes situées à Montréal ; elle a aussi été une observatrice participante aux réunions ou aux

rencontres sociales et rituelles. Elle constate des similitudes et des diversités entre ces trois groupes. Ainsi, les femmes du groupe Khrisna sont appelées « mères », même si elles ne sont pas mariées et n'ont pas d'enfants. La Rajneeshee est une amoureuse en relation avec Bhagwan et les swamis dans la commune ; il ne lui est pas permis de donner naissance, ni même d'élever ses enfants existants et l'on rejette le rôle d'épouse. Quant aux unificationnistes, elles commencent leur carrière dans le mouvement comme « sœurs » célibataires, puis deviennent « filles » du Révérend Moon quand il bénit leur mariage à l'un de leurs « frères ». Il faut souligner que les trois leaders mâles sont des critiques virulents de la vie de la famille moderne américaine ; leurs vues sont exprimées dans les textes sacrés et les publications provenant de ces mouvements. Pour Moon, les questions de divorce, d'avortement et d'homosexualité sont les symptômes de la descendance satanique de l'humanité depuis la chute. Dans la Société internationale pour la conscience de Khrisna, où le leadership est uniquement confié aux hommes célibataires, les relations sexuelles ne sont acceptées que pour la procréation. Dans la Fondation internationale de Rajneesh, celui-ci est entouré dans ses apparitions publiques d'un groupe de belles femmes qui jouent le rôle de la mère adorant leur maître spirituel. Deux tendances se dégagent de l'étude des nouveaux mouvements religieux : d'une part, une certaine affirmation du pouvoir des femmes dans l'évolution des religions charismatiques non conventionnelles et, d'autre part, une réaction contre le féminisme et une régression vers des modèles patriarcaux traditionnels.

Florence M. Gillman s'intéresse, pour sa part, aux femmes de la primitive Église chrétienne de Philippiques, une ville grecque maintenant disparue. Trois femmes, Évodie, Syntychè et Lydie, nommées dans le Nouveau Testament, semblent occuper une place importante dans leur communauté. À Philippiques, on vénérât, en plus des dieux romains Jupiter et Mars, les déesses Bendis et Cybèle. En Macédoine, des villes portaient des noms de femmes, ce qui signifie que les femmes avaient une certaine influence ; des reines ont aussi fait leur marque. C'est ainsi que les trois femmes chrétiennes dont traite cet article ont joué chacune un rôle de leadership, notamment Évodie et Syntychè, saluées dans la Lettre de Paul aux Philippiques 4, 2-3. Les Actes des Apôtres, 16, 11-40, parlent de Lydie, négociante en pourpre. Une herméneutique du soupçon nous laisse penser que ces références explicites sont comme la pointe de l'iceberg qui signale la présence des femmes souvent incluse sous des désignations masculines : ils, hommes, saints, évêques et diacres, frères, etc. Qu'il y ait eu des femmes, évêques ou diacres, rien ne nous empêche de retenir cette possibilité.

Le dernier article, rédigé par Heather Lewis, offre une perspective canadienne sur la question des femmes dans le mouvement pentecôtiste. Fondé en 1901 au Kansas, ce mouvement s'étend à d'autres pays dont le Canada. Dans ses débuts, les femmes sont bienvenues dans les rangs de ce mouvement et peuvent exercer toutes les fonctions. La Canadienne Aimee Semple McPherson a été très active : missionnaire en Chine avec son premier mari, de 1908 à 1910, elle a tenu des campagnes importantes à Montréal, Lethbridge et Vancouver. En 1923, elle s'établit à Los Angeles et construit l'Angelus Temple où elle adapte les techniques du vaudeville et du théâtre à son

ministère. Dans une deuxième période, fin des années 1920 au début des années 1980, les femmes sont tenues éloignées des fonctions de pouvoir dans les églises pentecôtistes. En 1914, les Assemblées de Dieu empêchent les femmes d'exercer la plus haute fonction administrative : celle de « l'aîné gouvernant ». Les Assemblées pentecôtistes du Canada décrètent que les femmes peuvent seulement être ordonnées comme évangélistes; le plus haut niveau pour elles est la « licence ministérielle pour les femmes », l'ordination n'étant pas permise. Comment expliquer ce durcissement contre l'ordination des femmes ? Les manifestations de l'Esprit seraient considérées comme déshonorantes pour les femmes... et selon une tradition fondamentaliste, les passages restrictifs de Paul au sujet des femmes devraient être pris au pied de la lettre. Cependant, les femmes pentecôtistes ne se sont pas enfermées dans ces limitations officielles : Aimee Semple McPherson a été pendant trois ans ministre des Assemblées de Dieu. Pressentant les changements, elle quitte sa propre dénomination pentecôtiste et fonde en 1927 une autre Église. Une troisième période s'amorce sous le signe du nouveau mouvement féministe : le débat s'engage au sujet de l'ordination des femmes. Avec les années 1980, la grande majorité des assemblées pentecôtistes américaines ordonnent des femmes et en 1984 les assemblées pentecôtistes du Canada acceptent d'ordonner des femmes. Cependant, l'ordination des femmes ne leur garantit pas des positions de leadership et elles travaillent sous la direction d'un homme. On incite les femmes à cultiver une véritable humilité et à ne pas être agressives.

Le premier numéro de *Gender in World Religions* offre une variété de situations qui présentent les femmes dans diverses religions, particulièrement au Canada. Il permet d'élargir notre horizon sur des contextes religieux qui nous sont moins connus. Nous sommes en attente des prochains numéros pour mieux saisir l'extension des possibilités des contributions dans cette nouvelle publication.

Monique Dumais
Département de sciences religieuses et d'éthique
Université du Québec à Rimouski

Susanne de Lotbinière-Harwood : *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*. Montréal, Women's Press/Éditions du remue-ménage, 1991, 174 p.

Le seul titre de l'audacieux livre de Susanne de Lotbinière-Harwood constitue déjà tout un programme. Dans son bilinguisme asymétrique – titres français et anglais ne se répondent pas en écho, mais ouvrent deux aires de signification différentes – il est à l'image de son auteure, hybride jusque dans son prénom, « Susan » agrémenté de la terminaison française « ne », sans parler des noms de famille antagonistes, liés par un bien fragile trait d'union. L'auteure est une véritable bicéphale, elle qui a non seulement « au moins deux mots pour chaque chose » (p. 74), mais aussi véritablement deux têtes, deux voix bien distinctes. Bref, la parfaite métisse, l'impureté faite chair :